

s'approfondissent mutuellement. Au contraire de ce livre si dense, *L'invitation chez les Stirl* est un étrange récit en creux, où sous l'insignifiance du quotidien on découvre peu à peu l'isolement sans remède d'un être face aux autres ; l'exil n'apparaît qu'à la fin, au détour d'un miroir et d'un savant jeu de regards : « Il se sentait poussé, expulsé par tous ces regards où brillaient à la fois l'ironie, la cruauté, le reproche, et il ne savait quoi d'indéchiffrable, d'étranger à tout ». C'est l'ouverture d'une période où la rupture est vécue socialement comme le montrera complètement le dernier roman, *Les hauts-quartiers*, puisque Didier, écrivant une thèse de théologie au beau milieu des propriétés les plus éclatantes d'une petite ville de province, se retrouve dans une chambre, au-dessus d'un garage où défilent des êtres qui l'empêchent de travailler. L'exclusion est presque définitive et il n'est plus question de se réconcilier avec les autres. Seul Dieu, dans son absence insupportable, reste une supposition qui pourrait sauver le héros de sa disparition qu'il veut presque parfaite. C'est l'enfouissement, que décrit cette dernière œuvre, un « exercice d'avilissement », comme le note Gadenne dans son journal, une lutte inégale entre un homme décalé et un monde régi par l'argent, l'intérêt et l'orgueil. De livre en livre, la terre devient inhabitable. Le héros, malade, n'a pas trouvé les mots ; sans personne à qui parler, il disparaît, en espérant avoir été compris par un hypothétique lecteur qui se ferait témoin de sa passion.

On le voit, la rupture est multiple. D'abord physique avec la maladie qui parcourt presque tous les romans, mais aussi sociale et métaphysique. Il y a une inconcevable étrangeté du personnage gadennien qui donne à cette œuvre la consistance d'un appel à témoin et offre l'expérience d'une lecture déstabilisante : où est la fiction dans tout cela ? Certainement pas dans la situation de ces êtres que l'on découvre sous nos yeux, leur décalage fondamental est aussi le nôtre. Ces romans nous renvoient l'exact reflet de nos absences, en les prolongeant peut-être, en les approfondissant, mais en fin de compte, c'est toujours notre être-au-monde échoué qui se dessine. On comprend la difficulté, « le roman est pour le lecteur, comme il est pour l'auteur, une épreuve<sup>2</sup> ».

### Les papiers épars

Derrière la quête obsessionnelle des personnages, il ne faudrait pas oublier celle de l'écrivain qui tente de trouver une voie possible pour écrire un roman. On le sait, aucune des œuvres de Gadenne ne semble emprunter le même style, on trouvera des références communes, des thématiques, mais la narration est toujours remise en question dans son principe. *Siloé* était bâti comme un grand roman, initiatique et pris en charge par un narrateur omniscient, extérieur à la fiction. Cette aisance du romanesque – une œuvre écrite presque par inadvertance – fait place dans *Le vent noir* ou *La plage de Scheveningen* à des systèmes narratifs

complexes : changements de personne grammaticale, changements de narrateur et décalages temporels. D'autres romans adoptent une narration à peu près classique mais perturbent le genre : *La rue profonde* hésite entre la poésie et le récit, et *L'avenue* tire vers l'essai ou l'apologue. Quant au texte des *Hauts-quartiers*, il convoque tant de discours hétérogènes (mystique, faits divers, commérages,...) que le roman risque d'éclater sous la polyphonie.

Toutes ces tentatives doivent pourtant peu aux contemporains, à l'exception peut-être des romanciers

Bruno Curatolo  
PAUL GADENNE  
L'ÉCRITURE DES SIGNES  
L'Harmattan, Paris, 2000, 217 p.

Paul Gadenne est l'un des quelques rares grands écrivains méconnus du XX<sup>e</sup> siècle qui, avec Emmanuel Bove et Henri Calet, soit récemment parvenu à conquérir un public certain. En effet, depuis les années 1980, où l'on a commencé à la rééditer, l'œuvre de Gadenne a été très chaleureusement reçue tout autant par la critique journalistique que par le milieu universitaire. *Les Carnets Paul Gadenne* en sont maintenant à leur douzième numéro ; il s'y publie notamment les communications des Séminaires gadenniens, dont le dernier eut lieu en octobre 2000 à l'Université Paris VII. En outre, un ouvrage de Didier Sarrou, *Paul Gadenne, le romancier congédié, et La rupture*, qui regroupe les carnets intimes tenus par Gadenne entre 1937 et 1940, paraissent en 1999.

L'ouvrage de Bruno Curatolo, qui participe régulièrement aux Séminaires, jette un éclairage fouillé sur le travail de recherche, par Gadenne, des formes narratives. Avant de devenir romancier, Gadenne soutenait un mémoire brillant, à en juger par les vues pénétrantes que cite Curatolo, sur la construction et le rythme de la phrase chez Proust. Ce qui intéresse particulièrement Gadenne, ce sont les lois psychologiques qui agissent sur la structure formelle et la déterminent. Dès lors, le romancier n'aura de cesse de s'interroger, pour son propre compte, sur les formes narratives eu égard à ce que Curatolo nomme la recherche d'« une éthique du style » : comment créer l'intériorité d'un personnage ? quelle part accorder à la présence de l'auteur dans son texte ? par quels moyens narratifs parvenir à la maîtrise flaubertienne du roman dépouillé, dégagé de toute enflure balzacienne ? Autant de questions exigeantes que Gadenne approfondit à travers son itinéraire romanesque, lequel est ultimement mis au service de la quête spirituelle de l'auteur.

Le travail de Bruno Curatolo, qui a consulté les manuscrits, est non seulement minutieusement documenté, mais en outre il fait valoir tout ensemble l'intérêt de l'œuvre de Gadenne par rapport à des formes romanesques dont il est redevable (Proust, mais aussi Joyce, Gide, Breton ou Luc Dietrich) ou qu'il annonce (les formes du Nouveau Roman). **NS**

François Ouellet